

Jérôme Medelli

# MARDUK

ou la création du bruit



Jérôme Medelli

Marduk

*ou la création du bruit*

© Jérôme Medelli, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3439-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*J'écris ma page. D'autres m'ont précédé, il y a cinq mille ans dans le croissant fertile. Jusqu'alors on se retenait : les familles accumulaient, les vieillards rabâchaient et les enfants bâillaient. En ce temps-là, les fronts étaient gros d'abondants récits transmis avec la terre, sans testament et dans le respect qui convient au rite, bien qu'on donnât souvent ces récits corrompus, nul ne saurait dire qui y a mis son grain de sel. Les saisons défilaient et c'est dans ce décor, la Préhistoire de nos savants, qu'un matin entre deux rivières, les merveilles de l'art – celui qui vieillit sans courir sur les parois des grottes, celui des statues et des fresques palatiales – n'ont plus suffi aux expressifs de Mésopotamie. Il devint urgent de tout rapporter. L'ordre du jour fut de se tailler un calame et qui en fut capable remplit alors sa tablette, et puis une autre, car le croissant était fertile. La digue était rompue, à vous de trouver votre métaphore. Pour ma part, il m'en faut user. Le sort taquin a voulu que je sois espion et comme tous mes congénères, je m'agite pour m'agiter, saltos et arabesques, sans la grâce des fous qui tournent sur nos places. Je transposerai donc mon propos en Babylonie, à une époque reculée, suffisamment pour me mettre à l'abri. Le peuple y révérait Marduk, un dieu aux idées farfelues qui un jour entreprit, pour que les siens restent oisifs, de produire en masse les hommes. Il allait s'en mordre les doigts. Les hommes sont bruyants et ne posent jamais leur plume, la jacassante, à l'encrier. Qu'ils sacrifient plutôt de la volaille pour Nabu, fils de Marduk et dieu des scribes, des administrateurs qui soutiennent que l'écriture, à leurs yeux quelques signes, ne fut créée que pour l'honorer. La littérature est une vétille.*

Une nuit d'encre, avec les hommes de la cellule d'action, nous guettions, depuis un esquif, la villa d'un prospère marchand de Byblos. Il était suspecté, en raison de sa trogne, d'être à la tête d'un réseau préjudiciable aux intérêts de Babylone. Serrés à cinq sur une embarcation bien secouée, nous cherchions un moyen de nous approcher de la côte, guidés par les faibles flambeaux qui ceinturaient la demeure de ce marchand... enfin du trafiquant. Sin, dieu de la lune, était à favorable à l'opération en ne nous révélant pas au rivage. Discrètement, nous ramions en douceur quand brusquement le vent haussa le ton. La mer se mit à lapider le ciel, la barque rua fort et nous jeta à l'eau. En dépit des ondes contraires, nous parvînmes à remonter à bord. L'équipage n'était pas au complet. Non loin de nous, le disparu remuait ses bras en surface. Nous le tirâmes hors de l'eau et je vis dans ses yeux la peur, une peur vide, sans ces images censées défiler devant l'appelé au départ. Le rescapé tremblait, un bestiau effrayé, mais il n'était pas encore honteux, cela lui viendrait en séchant. Depuis que je le connaissais, il se vantait de ses prouesses athlétiques, le Service d'ailleurs l'avait recruté pour cela et son sang-froid dans les moments tendus. Affecté aux missions marines, le nageur pratiquait la brasse comme un chat balancé à la mer. Bien sûr, il n'était pas le seul ni le premier à exagérer ses talents mais d'ordinaire, les boiteux ne s'alignent pas au départ d'une course. Revenu à lui-même, l'agent tout terrain me regarda la tête baissée, piteux comme un enfant grondé. Il devina ma déception, différente néanmoins de ce qu'il imaginait. Piètre cobaye d'écrivain, rien dans son œil ne valait un coup de calame. J'espérais exprimer cet effroi de la mort avec des mots époustouflants, non de vulgaires pattes de mouches cunéiformes, et décrire la nacre sur laquelle devait s'imprimer Nergal, dieu de l'enfer qui règne à Kur, ce pays que je veux connaître, un tantinet, avant d'être forcé d'y séjourner. Tant mieux, me direz-vous, le récit du dernier voyage est trop souvent donné depuis le succès passager de *L'Épopée de Gilgamesh*.

À sa façon, il faut lui reconnaître, le repêché nous est revenu de l'enfer. Blême et muet, une roche albinos, il grattait ahuri le sel déposé sur sa peau. Le nautonier nous ramenait au continent. Sautons les étapes suivantes, qui nous



conduisent à la capitale. La mission était un échec patent, un accomplissement dans le domaine du raté mais nous avions appris à présenter un fiasco en victoire. Malgré cela, devant le grand conseiller du palais, l'équipe était fébrile. Nous craignions son silence, il précédait souvent les accès de l'orage, qui cette fois n'éclata pas. Je ne lui laissai pas le temps et pour cela pris la parole en truffant mon rapport d'anecdotes absurdes - un mauvais plat passe mieux bien assaisonné. En l'occurrence, je pris grand soin d'expliquer la légende, dans le jargon l'identité retenue pour une mission. J'étais un montreur de macaques en tournée. Dans cette peau, j'avais loué une barque pour pêcher car mes bêtes, devenues carnivores par dressage, ne mangeaient plus que du poisson et seulement du frais à la chair délicate. Ainsi je détaillais la pitance des singes, dans ce lieu solennel, le grand palais d'Hammurabi, devant un conseiller débordé qui, lassé, en oubliait la raison de notre présence, rendre des comptes détaillés car le Service, rattaché pour la forme au ministère de la Guerre, n'en devait qu'au Conseil du roi. Savoir complexifier est une vertu administrative.

Contrairement à la mission, mon numéro était digne d'une breloque et cette épreuve surmontée, nous sortîmes la tête haute, bien que sensiblement impressionnés par les épais murs de basalte et les grosses portes cloutées. Dans les couloirs, mes acolytes, qui oublièrent la prudence, entamèrent une discussion sur le roi, les uns mettant en avant son génie quand d'autres soutenaient qu'un homme, pour être qualifié de grand, ne pouvait être l'auteur de campagnes si sanglantes qu'elles ont dépeuplé la Babylonie, les Etats satellites, et accessoirement les empires voisins. Grand homme ou va-t-en-guerre, je ne tranchai pas le débat. Je reconnais sa force et son talent pour emmieller l'âcre breuvage de la servitude. Depuis plus de deux siècles, rappelons-le pour les distraits, la région a connu maints bouleversements. Ses nombreux peuples partagent l'héritage de Sumer et d'Akkad mais ils ne peuvent s'empêcher de guerroyer, l'homme est un être pour la guerre. Les premiers grands affrontements ont cessé pour laisser place à une diplomatie nouvelle, un concert des nations qui réunit les Amorrites du désert et les Hurrites, les Hittites d'Anatolie ou encore Larsa et son redouté roi Rim-Sîn. L'esprit fut pour un temps à la paix prolongée, pour voir. Dans ce contexte, les représentants d'Eschunna, ceux de Mari, d'Alep et des autres cités se rassemblaient pour engager des dialogues opaques, menés voix basse par des gens bien nés, d'où l'essor des services de renseignement pour devancer les décisions et peser sur les pourparlers.

La comédie n'aboutit qu'à la montée des tensions. Ainsi s'imposa par le fer le

seigneur que je sers, cinquième roi de sa lignée, qui pour beaucoup incarnerait l'Histoire. Hammurabi, ne craignons pas de le nommer, a assis sa domination en vainquant le puissant Rim-Sîn, et si quelques rebelles sont encore en vie, notre suprématie confine à l'absolu. Nous veillons cependant aux foyers de contestation, parfois au moyen d'exécutions sans nuances. Quoi qu'il en soit, je reste au service d'Hammurabi car les autres sont pires. Il va de soi que je n'approuve pas forcément ses actions, notamment quand il mit à feu le palais de Mari, et ce deux ans après la prise de la ville. « Plus qu'une faute, c'est une erreur » me dit un conseiller, comme moi ce jour-là plus fidèle au poste qu'à ses principes. Livrer cette merveille aux flammes... il était dit que la grandeur désarmerait la malveillance, comme devenue pieuse à l'égard du passé. Les conquérants n'ont nul besoin de ravager pour devenir illustres. Qu'il leur soit dit, pour une raison ou une autre, nos fils subiront le despotisme de leur mémoire.

En descendant les marches de la grande entrée, j'accordai à la cellule d'action quelques jours de repos, en récompense, cela renforçait la supercherie. Depuis la place, la face du palais était froide et majestueuse avec, suspendues aux balcons, des plantes desséchées sans le moindre espoir de revivre. Seul avec mes pensées, j'en fus sauvé par Babylone. Non sans raison, l'*Enuna Elish* en fait le nombril du monde. À Babylone, les sens picotent, la vie grouillante leur échappe, l'intelligence est battue par les monuments, un jeu de quilles pour les yeux, des montagnes édifiées par les hommes, comme un défi lancé aux dieux. On vient de toutes les contrées pour les gravir. À Babylone, les peaux et les langues se mêlent, que cela plaise ou non. Pour ma grand-mère, une immigrée, ce sont les affluents de l'Euphrate qui font sa force. Le fleuve, comme un triomphateur, fend la ville et sa foule. Le long des rives narcissiques, les femmes purifient le linge. Patients ou couards, les hommes les épient, adossés aux statues. Aux pieds des héros intrépides, ils cherchent à rassembler leur courage, avec l'air perdu des vaincus. On dénombre autant d'éconduits que de statues, c'est dire ici, mais rien de grave, il est dit que les échecs nous mûrissent. Beaucoup les méditent dans les jardins, ces dons du fleuve et du délassement. On tend l'oreille au brasillement des fontaines, répliques des mers primordiales. Leur fraîcheur est recherchée près des ziggourats, ces grands monstres pierreux livrés au soleil de midi. Les reflets sur la pierre, éblouissants, rendent l'air suffocant, les chameaux eux-mêmes transpirent. Quand les mains ne puisent pas l'eau, elles se joignent par les paumes le long de la voie sacrée, le grand chemin processional, et ce jour était dédié à une déesse, peu importe laquelle, au fond, car tous les cortèges passent